

Jean-Joseph-François Poujoulat

UNE TRADUCTION FRANÇAISE DE L'ITINÉRAIRE DE RUTILIUS

TEL EST LE POÈME DE RUTILIUS dont M. Collombet nous donne une traduction, suivie de notes pleines d'intérêt. M. Collombet est un zélé catholique, un probe et patient érudit, qui, de temps en temps, s'échappe dans les périlleux royaumes de l'imagination; bénédictin bourgeois, penché avec amour sur son œuvre, il s'est fait un nom par ses travaux relatifs aux vieux âges chrétiens. Il a rendu service à la littérature religieuse en traduisant en français les *Lettres de saint Jérôme*, les ouvrages de Salvien et de Vincent de Lérins, les hymnes de Synésius, etc.; une intelligence courageuse et dévouée était seule capable de tracer, à travers des champs incultes, un pareil sillon, en présence d'une société qui ne tressaille plus que pour les frivolités ou les joies de l'or. Avant le travail de M. Collombet, il n'existait qu'une seule version française de l'*Itinéraire* de Rutilius; elle est de Lefranc de Pompignan, qui l'avait publiée, jeune encore, dans un recueil de l'académie de Montauban. L'auteur des *Chants sacrés* avait été vivement frappé des belles parties du poème de Rutilius. Sa traduction a plus d'élégance et de nombre que celle de M. Collombet, mais celle-ci est d'une plus complète exactitude.

Les traductions de M. Collombet offrent des taches qui nous ont souvent inspiré des regrets; ces taches résultent d'un système qui a peut-être aujourd'hui d'illustres patrons, mais que nous ne croyons pas le meilleur. Avec le système de M. Collombet, on court parfois le risque d'oublier qu'on écrit en français. A force de vouloir s'attacher à une reproduction inexorable des mots du texte, on se surprend infidèle à sa propre langue. Dans l'avant-propos de son ouvrage, M. Collombet, passant, une sorte de revue des fragments de l'antiquité latine qui peuvent ressembler à des itinéraires, traduit de temps à autre de manière à nous affliger. Le poète Fortunat, dans le récit de sa navigation sur la Moselle, nous montre la chevelure des pampres agitée par une brise vagabonde : *Et vaga pampineas VENTILAT aura comas*. M. Collombet se laisse entraîner à dire : « Une brise vagabonde ventile la chevelure du pampre. »

Autre exemple. On dit élégamment en latin, *aure bibente melos* ; mais nous n'oserions pas dire en français, *un concert qui fait boire à ses oreilles une riche harmonie*. Notre traducteur, si plein d'excellentes qualités, ne redoute pas assez la bizarrerie, nous dirions plutôt qu'il la cherche. Dans une pièce de vers à la louange de Rutilius, adressée au pape Léon X , on représente le poète maniant l'archet des Aonides; le latin porte : *garrula plectra, l'archet qui gazouille*, comme pour imiter la mélodie des chantres des bois. M. Collombet a traduit : *l'archet causeur*. Nous devons dire que la version de l'*Itinéraire* renferme peu de taches du genre de celles qui sont signalées ici. Nous ne pouvons pas cependant pardonner à M.

Collombet d'avoir traduit *nimbosâ maris obsidione*, par *l'orage* OBSIDIONAL *de la mer*. Le poète voyageur veut dire qu'il est délivré des coups orageux de la mer. La sévérité de notre critique est une marque d'estime pour les travaux de ce savant ami des lettres latines; M. Collombet, qui connaît les Écritures, sait que David, le roi des divins cantiques, regardait comme un malheur pour l'homme de recevoir sur sa tête le parfum de la flatterie.

Source : Jean-Joseph-François Poujoulat (1868), *Variétés littéraires*, Paris, Librairie de J. Lefort, p. 271-272.